

V

« Les Autrichiens ! Les Cosaques ! »
Ce cri a retenti à Ambérieu et a semé la terreur dans la petite ville.

Les Autrichiens passaient encore pour gens civilisés, bien que, sur leur chemin, ils ne se gênassent pas pour faire flamber les fermes ; mais les Cosaques ! Ah ! eux c'étaient des barbares sans foi ni loi, égorgeant, brûlant et pillant tout ce qu'ils pouvaient. L'empereur Alexandre, ce prétendu allié de Napoléon, pour la vaine recherche de l'amitié duquel Napoléon avait sacrifié la Pologne et les vrais intérêts de la France, l'empereur Alexandre avait prêté à son « frère », l'empereur d'Autriche quelques troupes de ces farouches cosaques pour éclairer son armée : — et ces Cosaques rendaient aux soldats de Bubna le service de terroriser les populations. — C'était le pillage fait soldat.

Pour ces cavaliers sauvages tout était bon à prendre, tout était occasion à rapine. En entrant à Bourg, alors que, en escadron, précédant l'armée autrichienne, ils pénétraient dans la ville, sur les rangs, l'un d'eux, avisant le manteau bleu flottant — comme on les portait à l'époque — d'un brave bourgeois, ne l'avait-il pas cueilli avec sa lance passée dans l'anneau de l'agrafe, au vol, pour ainsi dire, sur les épaules de son propriétaire.

« Les Autrichiens ! Les Cosaques ? »
A ce cri, les habitants s'étaient enfuis vers la montagne, emportant tout ce qu'ils pouvaient emporter et emmenant avec eux leurs chèvres les seuls bestiaux qu'ils possédassent à cette époque.

Les Cosaques ! Ils arrivaient, en effet, au trot de leurs petits chevaux de l'Ukraine, sales, dégoutants, aux longs cheveux poisseux, la tête couverte du lourd bonnet d'astrakan, tenant à la main leur longue lance ; ils arrivaient, grands, forts, taillés en hercules, le visage allumé aux pommettes, saillantes et rouges — celles du Kalmouk ; — ils arrivaient du côté de Bourg et ils étaient déjà à Taret, lieu qui au nord touchait à Ambérieu, le commencement même de la petite ville.

A leur tête galopait un officier. Ah ! certes, ils étaient bien tranquilles : ils arrivaient en éclaircie, mais ils paraissaient bien sûrs de ne rencontrer aucune résistance : tout était calme, silencieux, presque mort.

A gauche du chemin, de drus noyers dressaient leurs branches ; au-dessous des arbrisseaux desséchés, à travers les branches desquels on apercevait les champs à cent mètres ; nulle embuscade n'était possible.

Plus loin, cependant, entre deux énormes noyers, un pan de mur à moitié démolé ; mais un seul homme à peine eût-il pu s'y cacher.

Officier et cosaques avançaient donc trotinant, au petit trot de leurs petits chevaux d'Ukraine, parfaitement tranquilles, jouissant d'une quiétude complète.

Tout à coup, de derrière le petit mur, surgit une forme humaine, un coup de feu et l'officier de Cosaques frappé au cœur roule à terre.

Une femme est debout, rechargeant son arme ; avant que les Cosaques eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, elle a eu le temps d'ajuster encore une fois son fusil et un Cosaque est encore tombé de cheval mortellement frappé.

Des Cosaques se sont déjà précipités, lance au poing, contre l'héroïque femme, qui meurt la poitrine transpercée de dix lances à la fois, qui succombe, en martyr, pour la patrie, comme son fils avait succombé jadis pour la patrie et la République sur le pont démanté du Vengeur.

Et devant le cadavre à cheveux blancs de la mère Alamercery, les Cosaques stupéfaits, leurs lances sanglantes abaissées, se demandent avec une sorte d'effroi, en leur obtuse intelligence, quel était le peuple qui pouvait avoir de telles héroïnes.

IV

Cependant Juvanon et ses officiers avaient mis à profit les quelques jours qui s'étaient écoulés avant l'arrivée des Autrichiens à Ambérieu. Les nouvelles recrues avaient été incorporées dans les rangs de la garde nationale et, malgré ses dix-sept ans, Benoit Bozonnet, dont tous avaient admiré le zèle et la vive intelligence, avait été nommé adjudant.

Le capitaine Juvanon avait promptement obtenu que le seul lieu où sa petite armée, — ses cinquante gardes nationaux, — pourraient s'entraîner se mesurer avec les troupes autrichiennes, c'était la gorge des Balmettes, au point le plus étroit de la vallée, où l'ennemi, s'il dix mille hommes, ne pourrait, vu l'énorme biseau des rochers, profiter de sa force numérique.

Malgré la force de sa situation, ses gardes nationaux inexpérimentés n'auraient pu tenir : aussi Juvanon demanda-t-il aide à Garbé qui, malgré les difficultés de la lutte qu'il soutient, lui envoie cinquante hommes, sous les ordres du lieutenant Durbec, pour encadrer les soldats improvisés de Saint-Rambert et d'Ambérieu. Durant la nuit du 15 au 16 mars, gardes nationaux et soldats du lieutenant Durbec, sous la direction du capitaine Juvanon, creusèrent dans la gorge d'environ quatre cents mètres, entre le rocher Fort Chauchat et le rocher des Balmettes, une large tranchée derrière laquelle ils s'établirent ainsi que dans les bois environnants. Une grotte était creusée dans le rocher à quatre-vingt mètres de la gorge : un étroit sentier

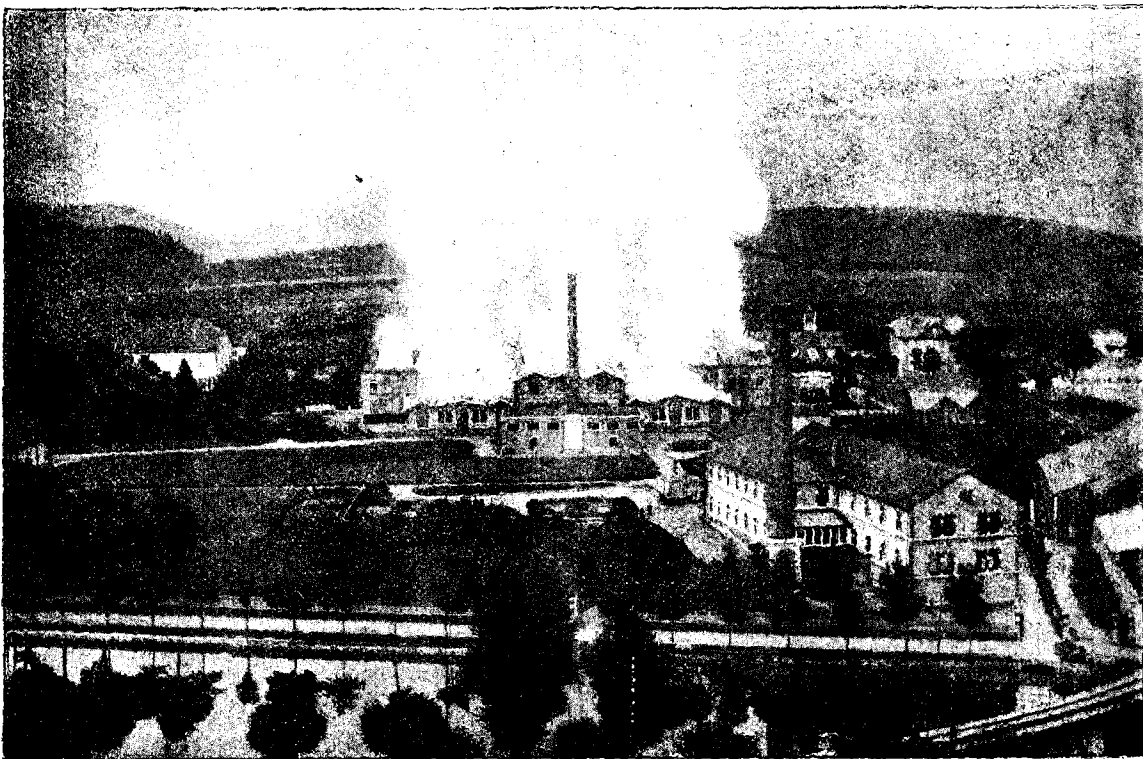
seul y conduisait : c'est là que les officiers se portèrent pour diriger l'action.

Une seconde tranchée fut ouverte sur la route nationale qui serpentait au fond de la vallée : elle fut ouverte entre les villages de Montferrand et de Serrières, au Pont-de-la-Doit.

Les femmes de Saint-Rambert et des villages de la vallée étaient chargées de ravitailler la petite troupe, et durant quinze jours que se poursuivirent les hostilités, elles remplirent leur tâche avec un zèle admirable.

Bécot se croyait revenu au temps de Landau : plus ardent que tous ses camarades, aussi alerte que les jeunes malgré sa jambe de bois, il allait, armé d'un vieux fusil, à travers les sentiers de la montagne, en éclaircie, cherchant à apercevoir de loin les habits blancs, les uniformes maudits des soldats autrichiens. A cause de son infirmité, il n'avait point été enrôlé dans les rangs de la garde nationale : il se trouvait donc absolument libre de ses actes.

Le 16 mars, vers les deux heures de l'après-midi, Bécot était à son poste d'observation : tout à coup, à une centaine de mètres devant lui, surgirent deux cavaliers : leur uniforme, c'était l'uniforme bien connu, l'uniforme bleu et blanc sur lequel il avait tiré si souvent vingt ans auparavant. Le vieux soldat pâlit d'émotion : et, hâtivement, il épaula et fit feu. Les deux cava-



Incendie de l'Usine Pernod, à Pontarlier.

liers surpris, pensant être tombés dans une embuscade, tournèrent bride et s'enfuirent de toute la rapidité de leurs chevaux.

L'alerte était donnée : l'attaque prochaine devait être attendue.

Le 17 au matin, Benoit, qui était chargé de veiller avec une dizaine de soldats à cent mètres en avant de la tranchée, aperçut des pelotons autrichiens s'avancer le long de la route et se glisser à travers les vourgines de l'Albarine : il se replia sur la tranchée. Le signal donné, soldats et gardes nationaux se préparèrent à repousser l'attaque de l'ennemi.

Pris à gauche par le rocher abrupt, exposés dans le vallon soit sur la route dépourvue d'arbres, soit sur les graviers de la rivière, que les buissons encore sans feuilles ne masquaient pas, les Autrichiens avançaient à découvert, exposés aux balles des nôtres abrités derrière des rochers et derrière le talus de la tranchée.

D'un autre côté, l'étroitesse de la gorge ne leur permettait pas de développer un long front de troupes. Le capitaine Juvanon avait décidé d'admirablement pris ses positions.

Les fantassins autrichiens pouvaient cependant, grâce au coude de la route et à la sinuosité de la vallée, s'approcher assez près de la tranchée sans être vus ; mais, dès que leur premier rang eût tourné le détour du chemin, ils furent accueillis par une vive fusillade, qui fit dans leur troupe des vides profonds.

Leurs officiers voulurent les entraîner à la baïonnette, mais, une seconde décharge ayant décimé les premiers assaillants, leur chef crut plus prudent de leur faire battre en retraite.

Leur recul fut salué de cris d'enthousiasme des nôtres.

Abrité derrière un rocher surplombant la route et la rivière, à quelques pas en avant de la tranchée, Bécot était embusqué. Il était furieux d'avoir, la veille, en sa précipitation, manqué les cavaliers autrichiens que le hasard avait conduits à la portée de son fusil : il avait résolu de prendre sa revanche. Lentement, tout à son aise, il épaula : comme point de mire il avait pris un officier autrichien, à cheval, qui, au bord de l'Albarine, essayait de rallier ses soldats, dont la fuite lui paraissait trop hâtive. Un coup de feu : l'officier blessé au bras gauche jeta son poing droit menaçant du côté des Français comme pour jurer de se venger. Cet officier était le colonel Rittermann, celui-là même qui dirigeait l'attaque.

(A suivre.)

MADemoiselle CLAIRON

Ce n'a pas été une figure banale, dans ce dix-huitième siècle si agité, que M^{lle} Clairon. Après Adrienne Lecouvreur et avant Dumesnil, elle est la première dans la tragédie. Son talent a fait parler d'elle autant que ses amours. Elle a été aussi célèbre courtisane que grande actrice. Elle a ensuite joué un rôle à la Pompadour dans une petite cour d'Allemagne. Elle est revenue terminer à Paris l'existence la plus bruyante et la plus inégale. Mais elle a laissé dans l'histoire de l'art dramatique moderne un sillon puissant et profond qui ne s'effacera pas. On l'a beaucoup appréciée et racontée depuis quelques années. Indépendamment de ses Mémoires, qu'elle a écrits en vue de la postérité, on a exhumé toute sa correspondance privée. Que de lettres aux grands, aux amateurs, aux comédiens, aux amoureux ! Je crois que jamais on n'a fouillé les tiroirs d'une femme avec une telle passion.

Il en est résulté qu'on l'a retrouvée tout entière avec ses qualités et ses défauts, ses vertus — si elle en eut une autre que le culte de l'art — et ses vices, ses créations graves et ses frivolités scandaleuses, si ardemment mêlées à

brûlé d'une véritable passion pour un beau capitaine des gardes-suisses, le baron de Busenval. C'est alors qu'elle veut forcer les portes de la Comédie-Française. Une conspiration de faux puritains essaie de les lui fermer. Elle réussit à se les faire ouvrir. Le duc de Gesvres l'a trouvée fort jolie, cette débauchée qui se fait si timide et si soumise devant lui. Dans quel rôle débutera-t-elle ? Dans la comédie, où elle doit doubler M^{lle} Dangeville, ou dans la tragédie, qui a pour souveraine M^{lle} Dumesnil ?

Elle ne balance pas. Elle veut jouer « Phèdre ». On rit et on plaisante. Elle tient ferme et elle emporte la salle. Sa beauté, l'extrême blancheur de sa chair, ses grands yeux noirs si expressifs, si ardents, sa taille aisée, son attitude noble, n'avaient pas moins frappé que sa diction et son jeu. Elle s'estime supérieure à Lecouvreur elle-même. Dans la *Cléopâtre* de Marmontel, elle soulève l'enthousiasme au moment où elle se piquait le sein avec un aspic mécanique qu'avait monté Vaucanson.

Mais il n'en est pas moins vrai que la fortune des artistes, sinon des écrivains, se décide entre le cabinet des princes et le boudoir de leurs maîtresses. Sous Louis XIV comme sous Louis XV, la tragédie demeure le genre le plus noble. On aime Molière, on admire Corneille et Racine. Horace, Cinna, Rodogune, Athalie soulèvent et font pleurer les foules. La muse tragique déroule les plis de sa tunique et chausse réellement l'antique cothurne.

Quand vint M^{lle} Clairon, c'était le génie de Voltaire qui remplissait la scène. « Vous et Corneille êtes mes dieux ! » lui écrivait l'actrice. Plus tard, elle va lui faire visite à Ferney. Il continue à la cajoler, à l'aduler : « Vous serez ma fontaine de Jouvence. » La vérité est que, jusque-là, personne n'avait porté à ce degré d'éclat, de distinction, de délicatesse, de fini, l'art de dire et de jouer au théâtre. Adrienne Lecouvreur y avait apporté une puissance pathétique incomparable. Dumesnil y sera plus emportée, plus improvisatrice, plus irrésistible. Mais la science de la composition, des nuances, des accessoires, appartenait sans conteste à la Clairon, et c'est l'ensemble merveilleux de ces facultés si coordonnées et si variées qui lui avait conquis Diderot après Voltaire, et toute la critique contemporaine. « Il n'y a qu'une Clairon », disait-on après son superbe triomphe dans l'*Orphelin de la Chine*.

Tant de succès la guisa. Elle est toujours dans le sol ; mais sa liaison avec Marmontel, qui dura plusieurs années, ajoutait encore à son crédit, déjà si extraordinaire, à la Comédie. Ne la voit-on pas organiser une cabale pour empêcher Lekain — ce fier et viril tragédien au masque hideux — d'entrer dans la Maison de Molière ? Lekain eut raison de cette misérable attaque et s'en vengea avec une cruauté terrible. A ce moment, M^{lle} Clairon souffrait déjà du mal intime qui devait plus tard la forcer à renoncer au théâtre. Il courait là-dessus des chansons, des bons mots, des calomnies aussi. Elle avait trop abusé des plaisirs pour ne pas expier ses succès ! Elle avait eu trop de gloire déjà au théâtre pour ne pas avoir encouru des inimitiés implacables ! Pour tout dire, d'ailleurs, elle était mauvaise camarade, irritable, jalouse, capricieuse, d'un égoïsme hautain. Aussi, les professionnels, comme on dit aujourd'hui, raillèrent-ils à outrance ces mésaventures pathologiques. A chaque création succédait une crise. Il fallut qu'elle s'arrêtât après la treizième représentation de l'*Orphelin de la Chine*.

Mais à peine remise sur pied elle reparaisait sur la scène. A Bordeaux, où elle était allée, elle avait fourni une série de trente-deux représentations qui avaient été suivies d'ovations unanimes.

Elle s'était toujours ferveusement appliquée au perfectionnement de l'art. Elle avait renoncé aux costumes systématiquement luxueux, qui étaient aussi contraires à la vérité qu'onéreux à la bourse des comédiens et de leurs amis. Elle voulait atteindre, par l'adaptation au temps, au milieu, au caractère du personnage, au plus haut degré de vérité.

M^{me} de Pompadour était enthousiaste de son talent, toujours grandissant ; Hérault de Séchelles, qui devait être le grand avocat général de la Révolution, venait lui demander des leçons de diction et de gestes. Malgré tout, cependant, restée belle, avec ses grands airs de reine de Carthage dans la vie privée, elle sentait que ses forces commençaient à la trahir. Elle avait dit adieu à la galanterie. Un seul homme occupait son cœur : le comte de Valbelle ; il la garda treize ans et, avant de mourir, lui légua une partie de sa fortune. Il l'aurait épousée ; elle ne le voulut pas. En 1765, après l'affaire Fréron, elle s'avisait de monter contre la petite Dubois, présentée à la Comédie, une opposition vertueuse qui rappelait celle dont elle avait failli elle-même être la victime. A son instigation, tous ses camarades s'engagèrent à ne pas jouer avec l'intruse. Il y eut grève. Mais le gouvernement des jeux de la scène prit mal la chose. Toute malade qu'elle était, elle fut arrêtée et conduite en prison au Fort-l'Évêque. Elle y demeura cinq jours. On la força ensuite à garder pendant trois jours les arrêts chez elle. Sa maladie s'aggrava. Elle partit pour Genève, où le fameux Tronchin, consulté, lui ordonna de renoncer au théâtre, sous peine de mourir. C'est à cette occasion qu'elle fut reçue par le patriarche de Ferney.